

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Du roman policier au roman de moeurs

*Notre-Dame du Colportage* de Georges Cartier, Montréal, Guérin littérature, 1987, 286 p., 14,95\$.

Noël Audet

Numéro 49, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Audet, N. (1988). Compte rendu de [Du roman policier au roman de moeurs / *Notre-Dame du Colportage* de Georges Cartier, Montréal, Guérin littérature, 1987, 286 p., 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 29–30.

virgules, etc. Des maladresses. Par contre, un récit tricoté serré qui, sans complaisance pour ses personnages, nous fait vivre une douce journée d'octobre dans la vie de la famille Morin. Chez ceux-là, on s'aime comme on peut, c'est-à-dire assez mal. Ne trouvant pas les mots pour le dire, on s'engueule et ça sort dru. On n'a pas droit au rêve dans cette vie-là sauf quelquefois, quand on roule en auto. Dans le vide de la route, on réfléchit, peut-être même qu'on rêve que ça pourrait être mieux, on se réconcilie avec le monde et cette belle journée d'octobre. Manon, la fille de Claudette et de Jean-Paul, est enceinte et sa mère lui envoie de l'argent pris à même ses économies pour qu'elle se fasse avorter. Elle le cache à son mari. Manon s'achète plutôt un «bazou» avec l'argent. Elle veut garder l'enfant et, ça non plus, sa mère ne le prend pas. L'incompatibilité vient de très loin entre Claudette et sa fille. René, le fils sans travail, vole une voiture, sa part de rêve à lui, pour quelques heures. Sans savoir que c'est la voiture de sa belle-sœur Catherine qui ne savait pas que son mari la trompait un peu, bien qu'elle le trompât un peu aussi. Et puis, il y a la grand-mère Éva-Rose qui a l'air un peu sotte mais qui n'est que perdue, en voyage organisé à New York. Elle qui n'a connu que les petites violences de l'amour en connaîtra l'unique douceur en en demandant pardon à tous les saints du ciel. Josette Labbé est une excellente conteuse et, l'air de n'y pas toucher, avec des mots simples et drus, elle ménage à chacun dans cette journée un moment de rédemption, un geste de bonté, un peu de fantaisie.

À la fin de cette journée, Jean-Paul mourra d'une crise cardiaque à l'hôpital. Il y est entré sans le dire à Claudette, pour subir des examens. Avant de mourir, il aura eu le temps de trouver un peu de sens à sa vie et de s'offrir une singulière incartade. Ces pages-là sont très belles. Manon aura son enfant quand Claudette aura pu la rejoindre enfin. Une mort, une naissance. Pour que la vie continue, que l'amour se dise mieux un jour, peut-être. □

#### Bibliographie

- Il y aura toujours des printemps en Amérique de Louis-Martin Tard, Montréal, Libre expression, 1987, 494 p.  
 Les Filles de Caleb d'Arlette Cousture, Montréal, Québec/Amérique, 1987, Tome I 528 p., Tome II, 790 p.  
 Au nom du Père et du Fils de Francine Ouellette, Montréal, La presse, Tome I 627 p., Tome II, 597 p.  
 Maryse de Francine Noël, Montréal, VLB éditeur, 1983, 535 p.  
 Myriam première, *ibidem*, 1987, 532 p.

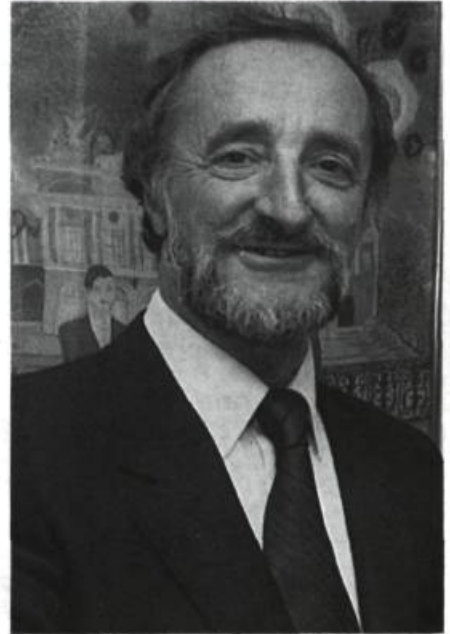
# Du roman policier au roman de mœurs

**Notre-Dame du Colportage** de Georges Cartier, Montréal, Guérin littérature, 1987, 286 p., 14,95\$.

Après avoir publié plusieurs recueils de poèmes et un roman intitulé *Le Poisson pêché* (Cercle du Livre de France, 1964), Georges Cartier récidive en signant un roman plutôt remarquable.

*Notre-Dame du Colportage*, où colportage est la déformation humoristique de Portage, se réduit difficilement à un genre romanesque particulier. Disons, d'entrée de jeu, que le texte est construit selon le modèle des romans policiers, certains y verront un polar, et que l'intérêt réside à la fois dans l'intrigue, fort habilement menée, et dans l'écriture des différents morceaux du puzzle qui finissent par nous reconstituer l'entièreté du drame. À cela s'ajoute le portrait fidèle de la vie dans un gros village, pendant les années trente, en banlieue de Montréal.

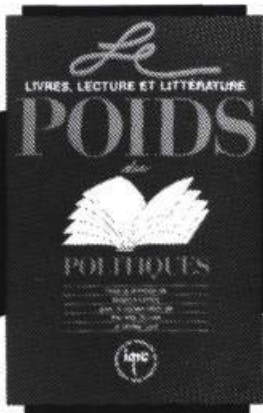
En août 1939, une jeune fille de quinze ans, belle, déjà aguichante, disparaît du presbytère de son oncle, curé du village, où elle venait habituellement passer ses vacances. Elle s'appelle Marie-Laure Pelletier, ou Maria, selon les narrateurs. S'agit-il d'une fugue, d'un enlèvement, d'un meurtre? Les mauvaises langues se délient pour blâmer l'adolescente qui n'aurait reçu que ce qu'elle méritait pour avoir promené sous les yeux de tous son insolente beauté. Ajoutons, pour corser le récit, que le curé accueillait sa nièce dans l'unique but de la soustraire à la mauvaise influence de sa mère, qu'il jugeait indigne et parfaitement dévergondée, et qu'au moment du drame il se trouvait lui-même absent, remplacé provisoirement dans ses fonctions par l'abbé Tousignant, un jeune enseignant du collège aux allures de saint. Peu de temps après, surviendra l'incendie inexplicable d'une ferme, et l'on trouvera l'abbé pendu dans sa chambre... mais nulle trace de la belle Maria. La triple enquête commence.



Georges Cartier

Tout cela aurait un intérêt moyen si la forme du roman ne venait subvertir l'enquête policière traditionnelle. Ici, l'enquêteur principal n'est nul autre que le nouveau notaire du village, Jules Beauchamp, célibataire endurci, secrètement amoureux de Maria, et plus tard de Marie-Madeleine, mère de Maria «qui lui ressemble tant qu'en fait elle pourrait être Maria, qu'elle est Maria, soudain grandie, soudain belle de ses trente-cinq ans» (p. 115). Amoureux de Maria-Marie-Madeleine donc, mais surtout de ses petits cahiers où il consigne patiemment ses observations sur les gens du village et ses rêves de devenir romancier.

C'est donc à lui que, souvent, l'auteur-narrateur cèdera la narration, puisqu'il aura été contemporain des événements, au cœur de ces événements, et que l'auteur pour sa part doit se contenter de divers témoignages et des cahiers du notaire qu'il découvre à la bibliothèque du collège, vingt-cinq ans après la mort de ce dernier.



**NOUVELLE PARUTION**  
**LE POIDS DES POLITIQUES**  
 Livres, lecture et littérature

sous la direction de  
**Maurice Lemire**

L'État intervient de multiples façons dans le domaine du livre: bourses à la création, aide à l'édition, loi de l'agrément des éditeurs et des libraires, enseignement de la littérature québécoise, subventions aux revues, aux bibliothèques...

Quels sont les effets de toutes ces mesures? Ont-elles l'impact souhaité? Ne font-elles pas illusion sur l'état de santé réel de la culture littéraire au Québec? Pour répondre à ces questions, les auteurs de cet ouvrage ont entrepris de mesurer le poids des politiques sur le livre, la lecture et la littérature.

191 pages



18,00 \$

INSTITUT QUÉBÉCOIS  
 DE RECHERCHE SUR LA CULTURE  
 14, rue Haldimand, Québec (Québec) G1R 4N4

Le roman qu'on lit est ainsi constitué d'un récit fragmenté et porté par diverses voix. De longs passages proviennent des cahiers du notaire, soit de ses «chroniques», soit de sa correspondance avec la mère de Maria dont il gardait toujours un double, soit de son «roman» où il essayait de transposer au dix-huitième siècle sa passion pour «Madelon», image à peine déformée de Marie-Madeleine. Ces passages sont repris, commentés, complétés au besoin par la narration de l'auteur lui-même, qui mène subtilement le jeu de l'enquête et de l'écriture. Les pièces s'emboîtent merveilleusement bien, l'intérêt est soutenu, parce que l'auteur ne livre à mesure que la portion congrue de l'information, dans une composition magistrale.

Voix du notaire Jules Beauchamp, chroniqueur :

*Une jeune fille disparaît, et la presque île en est secouée comme un tas de boue délavé qui oscille au moindre choc. Je pressens même que l'événement tournera bientôt au séisme. Au véritable tremblement de terre. Des réputations s'écrouleront. [...] Et l'amplitude des secousses n'est sans doute provoquée que par la relation de cette jeune fille avec le curé. (p. 88)*

Voix du notaire amoureux :

*Depuis votre départ, je ne rêve que de vous revoir, madame. Oui, tout à fait, comme un collégien pensionnaire. Malgré mon âge! Surtout, j'espère de tout cœur, Marie-Madeleine — puis-je vous appeler ainsi sans vous offenser? — que vous ne refuserez pas, après de tels aveux, de me recevoir, à Montréal, où je compte me rendre très bientôt. (p. 201)*

Voix du narrateur principal :

*Si le Cahier IV de J.B. ne s'arrête pas au mardi, 23 août, la suite de l'année 1939 ne renferme cependant, à quelques exceptions près, que des lettres à Marie-Madeleine Pel-*

*letier, qui démontrent avec évidence à quel point la rencontre du 24 août, à Montréal, a été déterminante, décisive : J.B. sombre rapidement dans une passion échevelée, à première vue tout à fait surprenante chez un homme aussi réservé et même contraire à sa nature apparente. (p. 229)*

L'action progresse sans hiatus par l'intermédiaire de ces trois voix qui se relaient et nous mènent finalement à la vérité, avec bien sûr des perspectives, des motivations différentes, dont les fils s'entremêlent toujours de façon heureuse.

Devant une si belle machine, je ne suis pas arrivé à comprendre l'utilité des cinquante premières pages, qui présentent longuement, lourdement, l'arrivée du jeune notaire Beauchamp dans le village. Il vient prendre la relève du vieux notaire et recevra même en héritage la clientèle que l'autre avait patiemment formée, soit! Mais cela n'aurait-il pas dû être intégré directement au récit principal, et surtout résumé en quelques pages, car il n'y a pas de liens essentiels entre ces deux récits, ni sur le plan thématique, ou si peu, ni dans le ton. Je crois pourtant percevoir la justification de ces pages, qui tiendraient toute dans le style : pour bien départager les différents styles du notaire et s'assurer qu'on ne les confondrait pas avec le sien, l'auteur-narrateur écrit ces cinquante premières pages en forçant un peu la note, me semble-t-il, dans un style à pentures, tout à fait proustien, comportant des phrases qui courent sur plus d'une page. Or le style du notaire est plutôt carré, la phrase courte, le vocabulaire d'une grande sobriété, sauf quand il sombre dans sa prose romanesque amoureuse.

Pourtant, et c'est là mon seul reproche, le narrateur ne maintient pas tout au long du roman cette particularité de style, il se laisse dirait-on contaminer par celui du notaire, ses propres phrases se raccourcissent, ce qui rend les premières pages hétérogènes par rapport à l'ensemble de l'œuvre. Mais c'est sans doute là un bien petit défaut de construction.

L'important, c'est qu'on adhère à ce qui nous est raconté, aux fines descriptions du sentiment amoureux, à la justesse des dialogues et du portrait social... Le notaire lui-même, le curé, l'abbé, l'ivrogne, les policiers, les commères, l'adolescente Maria, tous ces personnages sont campés adroitement, sans bavure, et nous parlent avec vraisemblance et sans doute exactitude d'une époque. Nous recevons en prime une histoire qui nous captive jusqu'à la fin.

